

## Le personnage de Gilbert dans *Joseph Balsamo* d'Alexandre Dumas : un vrai apprentissage ?

---

Frédérique SEVET

Dans son roman *Joseph Balsamo* (1846), Alexandre Dumas introduit un personnage important, le jeune Gilbert, lequel n'est pas le personnage principal, mais un des personnages principaux, partageant la première place avec l'énigmatique Joseph Balsamo, sorcier et hypnotiseur. C'est pour cela que Dumas les a cités respectivement dans le titre et le sous-titre. En effet, ce dernier s'intitule : *Mémoires d'un Médecin*, faisant directement référence à Gilbert. Celui-ci n'est qu'un des personnages multiples du roman, mais il figure dès le début de la narration, alors qu'il mène Balsamo, voyageur perdu dans la tempête, à la maison de ses maîtres, les Taverney. Le narrateur dévoile Gilbert petit à petit, au fil de la narration car il n'apparaît que dans un certain nombre de chapitres. Le lecteur apprend assez rapidement que ce jeune homme veut devenir docteur et se mettre au service des autres. Par ailleurs, il est celui qui va faire son apprentissage dans le roman : c'est un adolescent désœuvré qui veut échapper à la médiocrité de sa condition. Gilbert se révèle comme un jeune homme fier et arrogant, calculateur, adepte du philosophe Jean-Jacques Rousseau qui deviendra son ami. Cependant, Gilbert ne suit pas une formation traditionnelle : il subit des épreuves, mais au lieu de s'intégrer dans la société comme le ferait un héros de Bildungsroman, il devient vindicatif, et ne cherche qu'à se venger des Taverney qu'il déteste parce qu'ils le traitent avec indifférence. En cela, il joue un rôle déclencheur

dans le destin de cette famille. L'élément passionnel et tragique viennent principalement de lui. En outre, Gilbert passe par plusieurs phases d'initiation : il fuit pour suivre Andrée, la fille du Baron de Taverney dont il est amoureux, à la cour du roi à Versailles, puis à Paris où il entreprend son éducation.

Au dix-neuvième siècle, le roman d'apprentissage traditionnel est lié à une période de mutations sociales et politiques en Europe. En France, les révolutions de 1830 et de 1848 mettent fin aux espérances du mouvement romantique. C'est pourquoi ces romans montrent une vision du monde en transformation. D'ailleurs, le terme « Bildungsroman » apparaît en Allemagne en 1870, utilisant comme référence l'œuvre de Goethe *Les années de voyage de Wilhelm Meister*. Cependant, l'idée d'un roman qui montrerait la formation d'un personnage remonte en fait à l'Antiquité, comme dans *L'Illiade* et *l'Odysée* d'Homère, et au Moyen Âge, comme dans les romans de chevalerie tels que *Yvain, ou le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes. Les seizième et dix-septième siècles ont aussi leurs romans d'éducation tels que *Le roman comique* de Scarron et *Le paysan parvenu* de Marivaux. Comme le dit Lukacs dans *La théorie du roman*, le roman est, dans un sens large, « ce cheminement qui mène l'individu à une claire connaissance de soi » (135).

Le roman de formation au sens moderne présente généralement un jeune provincial orphelin, inexpérimenté sur le plan social et sentimental, en conflit avec les contraintes du monde social. En effet, dès le début du roman de Dumas, Gilbert montre une fierté et une arrogance incroyables pour quelqu'un de sa condition, et le substantif « orgueil » est maintes fois associé à son caractère. « Je ne suis pas domestique, monsieur » (84), répond-il froidement à Balsamo qui lui demande où se trouve son maître. Il se dit plutôt « homme de confiance » (387) des Taverney. Gilbert possède en lui « cette singulière nature, mélange de bon et de mauvais, de vergogne et de hardiesse » (86) qui intéresse et intrigue Balsamo. La question de ce dernier révèle l'ambition dévorante du jeune homme :

Pourquoi voulez-vous apprendre?

Pour m'élever.

Jusqu'où?

Gilbert hésita. Il est évident qu'il avait un but dans sa pensée ; mais ce but, c'était sans doute son secret, et il ne voulait pas le dire.

Jusqu'où l'homme peut atteindre, répondit-il. (86)

Gilbert n'a jamais étudié à l'école, mais il est autodidacte ; il sait lire et écrire, ce qui est rare pour un garçon de cette classe sociale basse. C'est ce qui en fait quelqu'un d'exceptionnel. Il répète plusieurs fois : « mais je saurai tout cela » (87), montrant sa ténacité et sa soif d'apprendre remarquables. Il lit *Le contrat social* de Rousseau et il croit en les idées révolutionnaires telles que : « un jour tous les individus seront égaux » (86). Comme son père spirituel Rousseau, Gilbert, homme de la nature, est un révolté contre l'ordre social. D'ailleurs, il est significatif que Gilbert rencontre le philosophe Rousseau par hasard, dans une forêt, alors qu'il va vers Paris. Ainsi Rousseau devient-il son initiateur. C'est un homme mûr qui a l'expérience du monde et qui lui sert de médiateur et de conseiller. Rousseau lui transmet son savoir et lui apporte la connaissance du monde et du coeur humain. Le maître joue le rôle du père que Gilbert n'a pas eu. Ce dernier lui voue une véritable fascination.

Pour ne pas quitter Andrée parce qu'il est fou amoureux et même obsédé par elle, Gilbert la suit partout où elle va. C'est ainsi qu'il arrive à Versailles. Ebloui par le luxe de la cour, « le sentiment de sa misère et de son infériorité l'écrasait » (380), mais il ne se laisse jamais abattre très longtemps. Il possède une force de caractère qui lui permet de surmonter les humiliations et les difficultés. Gilbert devient la risée de la cour : avec son « orgueil inné » (381), il amuse les aristocrates car il se prend pour un philosophe et un futur médecin. Une autre fois, alors que le roi passe, Gilbert ignore qu'il faut ôter son chapeau devant celui-ci. On se moque alors du jeune homme :

...l'amour qui bouillonnait dans son coeur brisa son orgueil.

Excusez-moi, dit-il, je suis de province.

Et vous êtes venu faire votre éducation à Paris, mon petit bonhomme ?

Oui, monsieur, répondit Gilbert en dévorant sa rage. (445)

En outre, il se vante de n'avoir point demandé à manger à quiconque en chemin parce qu'il se considère fier et qu'« il vaut mieux mourir que se déshonorer » (203). L'envers du décor et la mise à nu de la réalité sociale entraîne une désillusion, mais pas une résignation chez Gilbert.

Quand Rousseau lui affirme que Gilbert obéira toujours à un pouvoir supérieur, ce dernier lui répond, suscitant l'admiration et l'étonnement de son maître devant tant de ténacité : « c'est vrai, murumura Gilbert en pâlisant; mais n'importe, il faut que j'arrive. Je remuerai les pavés de Paris, je porterai de l'eau, s'il le faut, mais j'ariverai ou je mourrai en route,

et alors mon but sera atteint de même » (408). Généralement, dans le roman de formation, le jeune provincial rêve de Paris et il s'y élance. C'est l'utopie de la capitale qui va aider le jeune homme à prouver sa valeur :

Allons, allons, se dit Gilbert à lui-même, j'irai droit à Paris... Qu'importe que l'on souffre deux heures de plus quand on est sûr de ne plus souffrir après! A Paris tout le monde a du pain, et en voyant un jeune homme honnête et laborieux, le premier artisan que je rencontrerai ne me refusera point du pain pour du travail. En un jour, à Paris, on trouvera le repas du lendemain ; que me faut-il de plus ? Rien, pourvu que chaque lendemain me grandisse, m'élève et me rapproche du but que je veux atteindre (395), [c'est à dire de se retrouver auprès de sa bien aimée Andrée].  
« Ce n'est pas de l'ambition, dit-il, c'est de l'amour! (434)

Il est vrai qu'il existe beaucoup de monologues intérieurs qui prouvent que Gilbert réfléchit énormément et échafaude des plans pour réussir, et qu'il est non seulement calculateur, mais encore d'un tempérament de feu, qui se complaît dans une « satisfaction ardente » (433). Dumas souligne à plusieurs reprises la force du jeune homme, sa jeunesse et sa détermination toujours plus fortes : « En deux heures et demie, il avait fait plus de quatre lieues, et cela sans s'apercevoir de la distance, sans ressentir la moindre fatigue, tant c'était une puissante organisation que celle de ce jeune homme » (1117).

A l'argument de comment vivre sans argent ni protection à Paris, Gilbert rétorque à Philippe de Taverny, le frère d'Andrée : « l'homme qui veut travailler meurt rarement de faim, là où il y a d'autres hommes qui désirent ne rien faire » (450). Le jeune aristocrate lui avoue : « je t'ai toujours vu autrement que les autres ; est-ce à tort ? est-ce à raison ? l'avenir me l'apprendra. Ta sauvagerie m'a paru délicatesse ; ta rudesse, je l'appellerai fierté » (450). Très émotif et enclin à s'emporter facilement, Gilbert a un « visage animé par un sentiment dont rien ne peut donner l'idée, si ce n'est le fanatisme avide du martyr » (448).

L'arrivée à Paris est un choc : Gilbert se perd, ce que Dumas, narrateur omniscient, raille :

Maintenant qu'on se figure dans cette foule, épouvantail du Parisien lui-même, qu'on se figure Gilbert, petit, seul, indécis, ignorant les localités, et si fier que jamais il n'eut voulu demander un renseignement; car, depuis qu'il était à Paris, il tenait à passer

pour un Parisien pur, lui qui n'avait jamais vu plus de cent personnes assemblées! (440)

Lorsqu'on le questionne sur ce qu'il vient faire dans la capitale, il répond : « mon éducation d'abord, ma fortune ensuite » (447). Persévérant, il refuse de mendier ou voler et l'affirme avec « un superbe dédain [...] un accent de fermeté fière et sauvage » (447).

D'autre part, il ne faut pas oublier que les femmes jouent un rôle important dans les romans d'éducation. Elles sont aussi des initiatrices et elles conduisent l'apprenti amoureux innocent et ignorant à la révélation physique et sentimentale de lui-même. Cependant, Andrée n'est pas une initiatrice pour Gilbert : elle n'est que la femme qui l'obsède : tous les actes de Gilbert sont guidés par son amour dévorant pour Andrée. Pourtant, il est l'amant de la soubrette Nicole, son homologue féminin, c'est à dire une sorte de paysanne perversie. Au début, c'est de l'adoration et de la dévotion sans limites pour Andrée. Gilbert apparaît comme un personnage romantique qui se meurt d'amour pour sa bien-aimée et qui passe son temps à rêver d'elle. Il la suit jusqu'à Versailles à pied et se fait engager comme apprenti jardinier pour pouvoir épier ses moindres faits et gestes, comme un voyeur. En apercevant Andrée, « il poussa un faible cri, puis triomphant de toutes ces émotions qui s'étaient emparées de lui à la fois, il commanda à son coeur de cesser de battre, à son regard de se fixer sur le soleil. Et la puissance du jeune homme sur lui-même était si grande qu'il y réussit » (446). Mais l'aristocrate Andrée ne le considère aucunement :

En effet, tout cet espoir vague et indécis, qui jusque-là avait laissé tomber quelques lueurs furtives sur ces désirs insensés dont il n'osait pas même se rendre compte, tout cet espoir n'était-il pas éteint d'un coup ? A quelque degré de l'échelle sociale qu'à force de génie, de science ou d'étude, montât Gilbert, il restait toujours Gilbert pour Andrée, c'est-à-dire une chose ou un homme (c'étaient ses propres expressions) dont son père avait eu tort de prendre le moindre souci, et qui ne valait pas la peine qu'on abaissât les yeux jusqu'à lui. (487)

Chaque rencontre avec Andrée bouleverse Gilbert, d'autant plus qu'il se sent de plus en plus humilié et rejeté. Dumas rapporte de nombreux monologues intérieurs de Gilbert qui essaie de se consoler : « oh ! elle ignore donc que je suis aussi fort qu'eux ; que, lorsque je porterai des

habits pareils aux leurs, je serai aussi beau qu'eux ; que j'ai, de plus qu'eux, une volonté inflexible, et que si je veux... Un sourire terrible se dessina sur les lèvres de Gilbert qui laissèrent mourir la phrase inachevée » (488). Le vocabulaire n'est pas choisi par hasard ici. Cette scène laisse transparaître un funeste présage sur « cette âme obscure » (489), une menace renforcée par le verbe « mourir ». Son sentiment d'infériorité s'exprime par de la vantardise : « Je suis plus grand que tous ces gens-là, car, pour tout l'or du monde, je ne ferais pas ce qu'ils font » (490). Le jeune homme du peuple se mesure avec la noblesse, mais sa noblesse d'âme se corrompt par un excès de passion.

Comme pour excuser son caractère entier et enflammé, l'auteur cherche à expliquer que Gilbert, qu'il nomme parfois « l'enfant » (1036), fait partie des :

... cœurs forts, des tempéraments volontaires, des organisations puissantes. Ces cœurs-là s'irritent à la vue de leur sang qui coule, et leur énergie s'en accroît si sauvagement, qu'on les croirait dès lors plus haineux qu'aimants. Il ne faut pas les accuser ; chez eux, l'amour et la haine se touchent de si près, qu'ils ne sentent point le passage de l'un à l'autre... comme il n'était pas capable d'une longue patience, il se jeta hors de son abattement, décidé à se mettre à la poursuite de quelque énergique résolution. (488)

La tension monte au fil du roman jusqu'à ce que le lecteur soit certain qu'un méfait de Gilbert est imminent ; le lecteur découvre de plus en plus de monologues de Gilbert qui devient menaçant, et sa description change : il passe graduellement du charmant et mignon jeune homme au « fou dans ses accès de fureur envieuse » (608). Ajouté à cela, tout au long du roman, Gilbert est décrit comme un animal sauvage : un ours, un loup, un renard, un serpent, un tigre, un oiseau de proie malfaisant. Il dit lui-même : « ... je le reconnais maintenant, j'ai agi en animal sauvage, et non en homme » (1110).

Ne supportant plus d'être rejeté et méprisé par Andrée à chaque fois qu'il l'approche, Gilbert profite que Balsamo la plonge dans un sommeil magnétique pour la violer. Gilbert change et mûrit après cet acte : il apparaît comme un spectre, et son aspect physique reflète le crime qu'il a commis :

Le jeune homme avait bien pâli depuis ce mois qui venait de s'écouler ; sa jeunesse ne se connaissait plus sur son visage qu'au feu étrange de ses yeux et à la blancheur mate et unie de son teint ; mais sa bouche, crispée par la dissimulation, son regard oblique, la mobilité frisonnante des muscles de son visage appartenaient déjà aux années plus sombres de l'âge mûr. (1035)

Quand il apprend à Rousseau son acte horrible envers Andrée, ce dernier lui répond : « j'ai toujours prévu que vous tourneriez mal ; vous êtes une méchante nature » et Gilbert lui rétorque en le blâmant directement de sa conduite : « non, monsieur, vous vous trompez ; j'ai l'esprit faux ou plutôt faussé ; j'ai lu beaucoup de livres qui m'ont prêché l'égalité des castes, l'orgueil de l'esprit, la noblesse des instincts ; ces livres, monsieur, étaient signes de si illustres noms, qu'un pauvre paysan comme moi a bien pu s'égarer. Je me suis perdu » (1105). Gilbert perd ici également la sympathie du lecteur.

En outre, Gilbert veut réparer son acte et demander Andrée en mariage, laquelle tombe enceinte après son viol : « Gilbert, bâtissant tous ces châteaux en Espagne, était naïf et honnête homme comme le plus simple enfant des patriarches. Il oubliait tout le mal qu'il avait fait, ce qui était peut-être d'un cœur plus honnête qu'on ne le pense » (1117). Ici, l'auteur le défend et le réhabilite, et ne le condamne jamais longtemps. Il semble expliquer sa conduite comme une erreur de jeunesse qu'il pourra réparer en se rachetant auprès des autres. Gilbert a été poussé à bout par une femme insensible à son amour et son repentir va peut-être le racheter. Cependant, aux yeux du lecteur, il reste antipathique et ne parvient que rarement à se rattraper, car le narrateur expose les bons et les mauvais côtés de son personnage. C'est pour cette raison qu'il paraît réel.

Balsamo voit Gilbert comme ceci vers la fin du roman : « Il est honnête, il n'est pas avide, il a de l'esprit, de la fermeté ; c'est un homme » (1131). Sa vile action l'a mûri tout d'un coup. Gilbert demande de l'argent à Balsamo pour pouvoir fuir et enlever son enfant à la naissance. Tenace, il finit par le convaincre : « Je suis fort, libre et intelligent ; je vivrai toujours ; je veux vivre » (1132). Gilbert dit à son bienfaiteur en lui promettant de le servir bientôt : « Que sais-tu faire ? Rien, mais tout est dans moi » (1133). Balsamo lui donne un laissez-passer pour monter dans un bateau en partance pour l'Amérique et paie le voyage.

Gilbert nomme son fils comme lui « avec un mâle orgueil » (1157). Il se dit qu'il peut élever son enfant tout seul et devenir cultivateur :

Tout à coup, le ver qui sommeillait au fond de ce beau fruit se réveilla et montra sa tête hideuse ; c'était le remords, c'était la honte, c'était le malheur. Je ne puis, se dit Gilbert en pâissant. J'ai volé l'enfant à cette femme, comme je lui ai volé son honneur ; j'ai volé l'argent à cet homme pour en faire, ai-je dit, une réparation. Je n'ai donc plus le droit de m'en faire du bonheur à moi-même ; je n'ai pas non plus le droit de garder l'enfant, puisqu'un autre ne l'aura pas. Il est à nous deux, cet enfant, ou à personne. Et sur ces mots, douloureux comme des blessures, Gilbert se releva désespéré ; son visage exprima alors les plus sombres, les plus haineuses passions. Soit ! dit-il, je serai malheureux, soit ! je souffrirai, soit ! je manquerai de tous et de tout ; mais le partage, qu'il me fallait faire du bien, je veux le faire du mal. Mon patrimoine, désormais, c'est la vengeance et le malheur. Ne crains rien, Andrée, je partagerai fidèlement avec toi. (1159)

Après sa décision et ses résolutions funestes, « son extérieur était honnête, sa figure calme et reposée » (1159) et il se trouva « le plus pauvre des hommes » (1160).

Le roman se termine dans le suspense. Gilbert écrit une lettre à Andrée, lui annonçant qu'il enlève son fils, qu'il part loin et qu'elle ne les reverra jamais. Gilbert et Philippe de Taverney, sans le savoir, s'embarquent dans le même navire en partance pour l'Amérique, et se découvrent par hasard à bord. Gilbert refuse le duel et Philippe tire un coup de pistolet sur lui, le laissant pour mort sur l'île. Le lecteur suspecte qu'il n'a pas disparu puisqu'il existe une longue suite chronologique à ce premier roman dans les tomes suivants : *Le Collier de la Reine*, *Ange Pitou*, *La Comtesse de Charny*, *Le Chevalier de Maison-Rouge*. Gilbert va renaître de ses cendres, se racheter et se refaire une réputation en Amérique. Son désir d'ascension sociale et de reconnaissance se réalisera par la suite. Il va effectivement devenir médecin, écrire un traité sur l'indépendance de l'homme et la liberté des nations, et devenir le conseiller de Louis XVI.

Le dénouement du roman est alors un seuil qui marque une transition. Le tome reste inachevé, comme un épisode de la vie. Schopp, dans sa préface au roman, précise que :

Gilbert, soumis à la poétique dumasienne, doit connaître une mort symbolique, pour réapparaître dans la suite de l'œuvre où il accomplira sa mission, comme un spectre, mort au désir, et aux

besoins matériels [...] Le roman d'éducation, contenu dans *Joseph Balsamo*, est un détournement du genre : le héros ne peut trouver de compromis avec la société, car il ne peut y avoir d'accommodements avec le monde sur lequel règne l'injustice. Il ne peut le fréquenter qu'en revenant dont la nature spectrale échappe à la corruption... Le roman d'éducation décrit plutôt une catharsis par laquelle le héros se purge de ses mauvaises passions dans un simulacre de mort : aussi les maîtres d'éducation qu'il rencontre sont-ils superfétatoires. Il ne devient un surhomme qu'en cessant d'être un homme, c'est à dire en mourant. (18-19)

Le lecteur peut alors se demander si Gilbert réussit son apprentissage. Le jeune homme apprend évidemment des leçons de la vie au cours de son parcours dans la capitale. Effectivement, il existe des traits typiques du Bildungsroman dans *Joseph Balsamo*, tels que l'orphelin qui recherche la présence paternelle : Gilbert la trouve en Rousseau (son père spirituel et son double) et Balsamo (son aide précieuse financière). Le jeune homme est plein de ressources et de volonté, et il acquiert de l'expérience surtout à Paris. Les aspects positifs de son caractère disparaissent au moment où il viole Andrée qu'il aime pourtant à la folie. Perdu, au début, dans ses rêveries romantiques, il finit par ne vivre que pour et par sa vengeance. Ceci n'est pas typique du roman d'apprentissage classique et positif qui veut que le jeune homme s'améliore et réussisse à comprendre la vie et les mécanismes de la société dans laquelle il vit. En cela, Gilbert est un anti-héros. Il sauve Andrée de la foule, mais il ne commet aucune autre action héroïque ; au contraire, son caractère ne fait qu'empirer au fur et à mesure que le roman progresse vers la fin. Il évolue, certes, mais pas dans la direction du bien. Il est condamné à l'errance. Il est intéressant de souligner que Gilbert grandit dans une période de trouble social (en 1770) car l'espace détermine la vie du héros qui est soumis à l'Histoire. C'est peut-être pour cela que son apprentissage et le passage de l'adolescence à l'âge adulte se fait mal, puisqu'il se fait pendant la chute de l'Ancien Régime. Ceci fait apparemment écho à la vie personnelle de Dumas qui a eu dix-huit ans durant la période pré-révolutionnaire des années 1820 et qui a subi des épreuves initiatiques dans « l'Enfer parisien », comme l'appelle Schopp dans la préface du roman (17). Le héros se forme et se transforme au contact du monde et dans le temps. Il accède à la maturité par étapes, et à travers les épreuves, et peut enfin vivre pleinement. Le rêve de fortune, de promotion sociale et de gloire de Gilbert se réalisera, mais à quel prix ?

Dumas nous fait connaître ce personnage dans plusieurs tomes pour nous montrer qu'il a acquis une maîtrise de lui-même et qu'il a néanmoins réussi son apprentissage, malgré un début peu prometteur.

University of Kansas

### **Ouvrages cités**

Dumas, Alexandre. *Joseph Balsamo*. Paris : Bouquins, 1990.

Lukacs, Georges. *La théorie du roman*. Paris : Editions Gonthier, 1971.